

Stéphane Ledien

Les corps sur la neige

Roman

Robert Laffont

QUÉBEC

Révision linguistique: Sabine Cerboni
Correction d'épreuves: Jacinthe Caron
Mise en pages: Édiscript enr.
Photo de l'auteur: Patrice Laroche
Photo de la couverture: Shutterstock
Conception de la couverture: Luc Gervais

Dépôt légal: 1^{er} trimestre 2024
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

© Éditions Robert Laffont Ltée, Montréal, 2024
ISBN 978-2-924910-66-5 (papier)
ISBN 978-2-924910-67-2 (ePub)

À la mémoire de Gaëtan Lévesque

L'argent est un genre de poésie.

WALLACE STEVENS

Au cours de mes quarante ans de carrière en tant qu'avocat de la défense, j'ai régulièrement été en contact avec des gens qui mentaient, trichaient et tentaient de contourner le système afin de rafler la mise. La plupart travaillaient pour le gouvernement.

OSCAR GOODMAN, *Being Oscar*,
cité par Don Winslow dans *Corruption*

Note au lecteur

Cela fera bientôt douze ans que ces événements se sont produits. Les remous au sein du pouvoir et des milieux d'affaires, les dénonciations, les assassinats qui ont suivi... On n'oublie pas ce genre de choses. Et si le temps a fait son œuvre, la douleur, elle, est restée.

Aujourd'hui, la plupart des personnes impliquées sont disparues, mortes ou derrière les barreaux. Malgré tout, j'ose le dire : j'ai encore la trouille. À l'époque, cet effroi m'a donné l'énergie nécessaire pour fuir le Canada afin de me réfugier sous une fausse identité en France, mon pays natal. Je redoutais bien sûr que les autorités du Québec me soupçonnent de complicité, mais je craignais plus encore que les responsables à Montréal, à New York ou même plus au Sud, ne remontent jusqu'à moi.

Ai-je été lâche ? Sans doute. Je suis parti du jour au lendemain, sans laisser d'adresse ni même un mot d'adieu à celles et à ceux qui m'avaient accordé leur amour, leur confiance. Travail, amis et nouvelle patrie : j'ai tout abandonné à cause de ce que j'avais vu et entendu au cours de cet hiver fatal. Pendant des années, j'ai vécu dans l'ombre aux abords d'une ville moyenne et tranquille de l'Hexagone. J'ai fait profil bas, terrifié à l'idée que, de l'autre côté de l'Atlantique, des innocents que j'avais côtoyés dans le cadre de ma carrière et qui n'avaient jamais rien su de ces événements se retrouvent pris pour cibles par le crime organisé.

J'ai encore peur des représailles, oui. Mais il est temps que je me libère du poids des horreurs auxquelles j'ai été mêlé.

Français d'origine, j'ai émigré au Québec pour des raisons professionnelles au milieu des années 2000. J'avais du bagout, le sens des affaires et une bonne connaissance de l'immobilier et du bâtiment. J'ai évolué dans le secteur de la construction d'immeubles

résidentiels de luxe partout dans la province de Québec et l'ascension a été fulgurante. Il y avait beaucoup d'argent sur la table, je me suis associé à des gens qui voyaient grand. Au bout du compte, nous avons tous gagné gros. La belle vie, quoi. Jusqu'à ce que des rumeurs circulent à propos d'une commission d'enquête. Après ça, tout est allé si vite...

Si j'ai choisi le biais du roman pour raconter cette histoire, c'est parce qu'il m'était impossible d'en dévoiler les aspects les plus concrets, les plus authentiques, sans trahir mon identité et celle d'autres intervenants. Aussi, j'espère que vous ne m'en voudrez pas de relater les faits, non seulement selon différents points de vue, mais en plus avec mes propres mots.

PREMIÈRE PARTIE

Cap-Rouge, à l'ouest de Québec, 17 novembre 2012.

À la vue du canon braqué sur sa tête, l'homme de loi blêmit.

La fille sur la moto vient de tirer de la poche intérieure de sa combinaison un Beretta 92FS surmonté d'un supprimeur.

— ¡Cállate!

Même étouffée par le casque, la voix sonne net. Glaciale.

Au volant de sa minuscule automobile de location, Charles Haddad, avocat de la rive sud de Montréal, se demande si on ne l'a pas piégé. Qu'est-ce qu'il fiche ici, à plus de deux cent cinquante kilomètres de chez lui et au milieu de nulle part?

Dix minutes avant, alors que l'aire de stationnement du centre commercial s'embourbait dans les ténèbres, il se disait déjà que c'était une drôle de journée. Très tôt dans la matinée, il a reçu la visite d'un énième intermédiaire envoyé par l'entrepreneur en construction Vito Zaffarino, autrefois associé à Franck Politano, l'un des grands boss – aujourd'hui décédé – du crime organisé, et actuellement rouage important de ce qu'on appelle «le cartel des trottoirs». Il a ensuite passé deux heures avec un procureur de la Couronne, dîné sur le pouce, puis effectué un trajet en autocar jusqu'à Québec pour y récupérer, en plein centre-ville, la Chevrolet Spark louée sous un faux nom – parce qu'il devait, ordre de ceux d'en haut, «voyager incognito». La barbe! En après-midi, il a enchaîné les entrevues avec des élus et des dirigeants de firmes locales de génie-conseil. Et, pour finir, il y a eu ce rendez-vous en plein quartier fantôme, pour récupérer une importante somme d'argent en petites coupures et des documents passés entre les mains de différents décideurs. Ils ne pouvaient pas les lui faire

parvenir dans sa ville ? Il en connaît beaucoup, des filières sûres et secrètes. Ces imbéciles n'avaient qu'à le lui demander ! Combien de fois ne l'a-t-on pas chargé d'organiser des structures juridiques complexes et de blanchir l'argent pour le déguiser en dons politiques légaux ? Combien de pots-de-vin émanant de promoteurs immobiliers et de cabinets de génie civil n'a-t-il pas glissés à des conseillers municipaux ?

Quand le son et le phare de la motocyclette ont déchiré l'obscurité, il a pensé que son calvaire prendrait fin sous peu. Ah ça, oui ! Il allait se récompenser dans un bar de danseuses, s'offrir une bonne nuit dans un motel à proximité. Il a même ressenti une pointe d'excitation lorsqu'il a compris que l'émissaire envoyé par Thompson n'était pas un homme : sous le halo du réverbère, alors que la visière du casque du pilote était relevée, Haddad a distingué un regard de braise, souligné au crayon mauve et aux paupières ourlées d'argent. Les yeux de l'avocat se sont ensuite attardés sur les courbes que la combinaison de cuir épousait à la perfection. Cette fille en imposait. Et elle avait une sacrée poigne pour soutenir la moto d'une seule main !

À présent, le charme est rompu. Haddad observe le trou noir du silencieux au bout du Beretta et il transpire au point de fondre sur son siège.

Trente secondes passent. Une éternité pour l'avocat.

La motarde remballé soudain son arme et émet un ricanement bref. Bientôt, elle extirpe d'une autre poche l'enveloppe matelassée tant attendue. Encore sous le choc, Haddad s'en saisit sans un mot et la fourre dans l'espace de rangement de sa portière. Cette fille est cinglée ! Il veut déguerpir, et vite. Il démarre en trombe, manœuvre avec maladresse.

*

Au feu de circulation, Haddad attend, les mains tremblantes sur le volant. Coup d'œil vers la station-service à l'angle du boulevard : un type à l'air malcommode fait le plein d'essence. Haddad remarque des inscriptions sur les flancs du pick-up en cours de ravitaillement, et aussi le plateau chargé de matériel : pelles, cordes, râtaux de toit. Il se rassérène. Ces travailleurs de la construction,

lui et le clan leur doivent quand même une fière chandelle. *Bon, mais pourquoi est-ce que ce feu rouge dure une éternité ?*

Par réflexe, l'avocat tourne la tête vers l'aire de stationnement déserte du centre commercial et constate que la motarde n'a pas bougé. Qu'est-ce qu'elle attend, encore ? Haddad a la désagréable impression qu'elle l'observe...

Réprimant tant bien que mal une sensation de froid dans le dos, l'homme de loi se concentre sur le feu et la route. Loin derrière lui, les phares d'un trente-huit tonnes viennent de percer l'horizon. Dans le rétroviseur intérieur, l'avocat voit le bahut se rapprocher, plutôt vite, *mais qu'est-ce qu'il fout, lui*, et la lumière lui vrille les pupilles.

Au bout de la rue perpendiculaire, du côté des automobilistes qui arrivent de l'est, un autre poids lourd débouche puis ralentit. Activant son clignotant, le conducteur s'apprête à tourner. *Ils se sont donné rendez-vous ou quoi ?* Derrière la Spark, le semi-remorque se met à lancer des appels de phares dignes d'un projecteur de poursuite de prison : il semble emporté par son élan, comme si ses freins avaient lâché ! Haddad écarquille les yeux. Ce soleil blanc de plus en plus grand l'hypnotise, le fige sur place.

Fracas de tous les diables. Le camion qui vient de surgir des profondeurs obscures défonce la Spark et la propulse contre l'autre pandémonium roulant. Prise en sandwich, la Chevrolet s'aplatit comme un ridicule petit accordéon de tôle et de polypropylène.

L'avocat est décapité sous le choc de l'impact. Tandis que sa tête ricoche sur l'asphalte, sa conscience subsiste quelques secondes. Juste assez pour penser une dernière fois au canon du Beretta et aux yeux de la fille qui le pointait vers lui il y a cinq minutes à peine.

Un mois plus tôt, à Montréal.

— La mafia ? J'sais pas c'que c'est.

Refrain connu ! Depuis le début de la matinée, l'entrepreneur cité à comparaître joue au jeu du ni oui ni non avec le procureur et la présidente de la Commission. L'individu appelé à la barre, un mètre soixante-douze pour quatre-vingt-treize kilos de viande et de gras à *Lardo di Colonnata* engoncés dans un costume gris, a fait son *mea culpa*. D'abord, il a juré que jamais, au grand jamais, le crime organisé n'avait tenté d'infiltrer son entreprise. Ensuite, il a admis avoir accepté de remettre des sommes d'argent à des gens dont il ignorait les activités illégales. D'accord, il vient du même village sicilien que le chef du clan Progetto. Et alors ? Ça ne fait pas de lui un complice et encore moins un bandit !

Allez, on lui donne congé en le sermonnant sur son manque de jugement. Acquiescements polis, hypocrisies mutuelles. Il se lève de son siège et quitte la salle, tête basse et démarche de pous-sah, suivi de son avocat, qui était juste là pour l'épate.

La salle d'audience se trouve au neuvième étage d'un gratte-ciel situé sur le boulevard René-Lévesque Ouest à Montréal. Un million sept cent mille dollars, voilà ce qu'a coûté l'aménagement des locaux. Une bagatelle ! Au reste, ce théâtre des révélations se veut vaste. Cent vingt-cinq places, dont soixante-dix destinées au public pour que les citoyens puissent assister aux audiences. Quant aux pros de l'information qu'on envoie au front afin de couvrir cette « Commission d'enquête sur l'octroi et la gestion des contrats publics dans l'industrie de la construction », ils ont droit à une salle de presse. Le gouvernement a déployé les grands

moyens pour en finir avec cette corruption qui, aux yeux de pas mal de monde, adhère à la peau du Québec comme les caramels vous collent aux dents.

L'affaire dure depuis des mois. Mais cette histoire remonte bien plus loin. Les anciens de Radio-Canada se rappellent encore la fameuse CECO*, instituée en 1972. Une énorme opération de démantèlement des principaux réseaux de drogue, du jeu, de la prostitution et du « cartel de la viande avariée » – quand la pègre alimentait les restaurateurs d'Expo 67 en barbaque fournie par de zélés récupérateurs d'animaux morts ou malades. En définitive, tout cela s'était soldé par des arrestations en masse avec, dans la mire de la justice, la mafia italo-canadienne (Cotroni et ses acolytes), et le clan Dubois... De cette époque, il reste des vestiges. Le mois dernier, Joseph Pistone, *alias* Donnie Brasco en personne, est venu témoigner, mais derrière un paravent afin que personne ne voie sa tête, toujours mise à prix par la mafia. L'ancien agent du FBI, qui était parvenu à infiltrer les clans Colombo et Bonanno à la fin de la décennie 1970, a expliqué quels liens privilégiés les mafieux de New York et de Montréal entretiennent depuis plus de quarante ans.

Face au grand déballage des malversations qui ont lieu en ce moment dans l'industrie de la construction, l'envoyée spéciale du *New York Times* Riley Lewis essaie de se convaincre que les choses ont évolué malgré tout. En 1972, elle n'était pas née. Mais depuis l'âge tendre, elle n'a jamais cessé d'entendre parler du crime organisé. Ces légendes de fric et de sang ont bercé toute son enfance! Plus tard, lors de ses études en journalisme, elle s'est amplement penchée sur la question. Demandez-lui ce que vous voulez au sujet des Cinq familles de New York, et même des vingt-cinq familles de la mafia américaine: elle est incollable. Alors quand elle constate aujourd'hui, aux côtés de dizaines d'autres confrères, l'étendue de la corruption dans l'octroi des contrats publics au Québec comme sur le reste du continent, la New-Yorkaise se force à ne pas penser en boucle cette phrase dont le cynisme ambiant se nourrit déjà trop: « Plus ça change, plus c'est pareil. »

* Commission d'enquête sur le crime organisé.

Suspension des audiences. Riley Lewis descend faire une pause, dehors, loin des fumeurs. De l'autre côté du boulevard, le témoin de tout à l'heure, le poussah en costume gris, semble tenir un conciliabule avec son avocat. Reporters, blogueurs et paparaz-
zis n'en loupent pas une bribe.

— Non, mais quel baratineur ! On se croirait dans *Les Soprano*.

Intonation étrangère. Lewis se retourne et se retrouve nez à nez avec un confrère. L'homme, dans la mi-trentaine, porte veston chic, chemise blanche, jeans et chaussures richelieu. L'Américaine croit reconnaître l'élégance et l'arrogance typiquement parisiennes.

Après l'avoir détaillée avec gourmandise de la tête aux pieds, le type lui tend la main :

— Emmanuel Pasquier. *Le Monde*.

Lewis le salue et montre son badge. Il siffle.

— Le *NY Times*, carrément ? *Speak french* ?

La New-Yorkaise est tentée de répondre « non ».

— *Yep*, fait-elle finalement. J'ai grandi à Montréal. Paris ensuite. Et Genève. Père diplomate...

Hochements complices. Les deux envoyés spéciaux reportent leur attention sur le trottoir d'en face. Costume gris y termine sa conversation avant de se diriger vers une Nissan Rogue noire. Le Français le désigne d'un bref coup de menton.

— Ce mec-là, Vito Zaffarino, est soupçonné d'être en cheville avec la pègre. Mais si je comprends bien, il ne l'a pas fait exprès ? C'est monnaie courante, le *pizzo* et compagnie, ici ?

Lewis esquisse une grimace clownesque.

— Bah, dit-elle. Vous l'avez entendu. Des mensonges propagés par les médias.

Ils rient de nouveau, consultent leurs téléphones. Dans la rue, la circulation s'étoffe, coagulant les quatre voies du boulevard. Klaxons, tumulte urbain, sirènes de police et d'ambulances. Pour le Français, ça ressemble à une de ces inénarrables scènes de rue dans une série télé américaine. Chassant de sa tête les souvenirs des dimanches après-midi de son adolescence passés devant l'imposant téléviseur familial, il se cure un ongle. Et teste sa consœur.

— On raconte que c'était un habitué du café Cosenza. Le quartier général du clan Proietto à Montréal. Lequel aurait longtemps été lié à la famille mafieuse des Bonanno de New York. Je me trompe ?

Lewis le fixe, l'air amusé.

— *Nope*. Mais je ne vous apprends rien en le confirmant. Ceux qui lisent la presse ou qui assistent à ces audiences sont au courant... Au fait, c'est comme ça que vous investiguez ?

Pasquier émet un ricanement. Cette fille lui plaît bien.

— Comment, exactement ?

— Eh bien, vous savez : en interrogeant les autres journalistes.

— Non ! répond-il en réprimant un autre rictus. Enfin, si, mais seulement les rousses américaines aux yeux verts magnifiques. (Il sourit de toutes ses dents.) Blague à part, voyez plutôt ça comme un échange de... bons procédés.

Lewis secoue la tête. Satané charmeur. Combien en a-t-elle croisé, des comme lui, quand elle habitait Paris ? *Stop flirting and do your fucking job*, songe-t-elle.

— Figurez-vous donc que notre zigoto Vito a repris ses bonnes vieilles habitudes du café Cosenza. Je sais de source sûre qu'avant-hier, il est entré dans un bar du quartier Notre-Dame-de-Grâce avec un volumineux sac en papier. Il en serait ressorti les mains vides, mais...

Surgie de nulle part, une brute trapue aux épaules de déménageur, bonnet de laine scotché sur le crâne et blouson en nylon de couleur bleu marine sur le dos, passe entre eux sans s'excuser. L'individu bouscule Pasquier et lui envoie un regard noir sous des sourcils plus fournis que les brosses rotatives d'une balayeuse de voirie. Mauvaises vibrations.

— Sale gueule, ce type, observe tout bas le journaliste en reprenant contenance.

Lewis et lui regardent le quidam se fondre parmi les passants. Pasquier l'aperçoit qui tourne à gauche, Côte du Beaver Hall. Le Français hausse les épaules, revient à ses épanchements. Mais la magie s'est envolée. Pendant qu'il retrouvait ses marques, Lewis a répondu à un texto avec une dextérité qui n'appartient en principe qu'aux plus beaux spécimens de la génération Y.

— Une urgence, s'excuse-t-elle. Mon boss.

Sur le trottoir, la foule s'agglutine par petits groupes. À moins de dix mètres d'eux, les deux journalistes voient des confrères et des badauds accourir vers un attroupement : trois costauds encadrent un quadragénaire aux allures de playboy. Des micros ornés des logos de chaînes de télévision et de stations de radio se mettent à pousser comme des champignons près du menton saillant de l'intéressé. Ce dernier ôte ses lunettes de soleil, salue la presse, envoie la main à des connaissances dans l'assemblée et autorise même une série de *selfies* avec toutes sortes de gens venus l'acclamer.

— C'est Massimo Di Costanzo ! relève Lewis.

Pasquier a l'air perdu. Il demande :

— Jamais entendu parler. Il est chanteur, acteur ?

La New-Yorkaise s'esclaffe, lève les yeux au ciel.

— Député ! Au fédéral. Circonscription de Beauce.

Un point d'interrogation semble se matérialiser au-dessus de la tête de son interlocuteur. Lewis se penche vers lui :

— Au sud de la ville de Québec.

Pasquier acquiesce, sans conviction.

— Et qu'est-ce qui lui vaut cette renommée ici même, à Montréal ?

Lewis hausse les épaules.

— Un mélange d'ironie et de populisme, je présume.

Le journaliste du *Monde* la dévisage. Lewis fourre dans sa bouche un *chewing-gum*, en propose un à son confrère qui refuse, puis précise sa pensée.

— Eh bien, il y a le Di Costanzo entreprenant, ancien avocat qui a de la gouaille et de la classe, jadis une vedette montante de son parti. Les gens se souviennent encore de la fois où il a poussé la chansonnette lors d'un spectacle caritatif, au centre des congrès de l'hôtel Hampton Inn.

Pasquier hausse les sourcils et rigole. Le dernier politicard qu'il a vu jouer les chanteurs de variétés, c'était Sarkozy, sur un

plateau de France 2, slamant plus qu'autre chose les paroles de la chanson *Gabrielle* de Johnny Hallyday.

— L'événement servait à récolter des fonds pour la recherche sur le cancer, précise Lewis. Ç'a été diffusé en direct à la télévision. On parle de plus de trois cent cinquante mille dollars amassés ce soir-là. Alors, forcément...

— Je pige, opine Pasquier. Et l'autre facette du personnage ?

— Pas assez conservateur pour certains de ses pairs. Il est perçu comme un opportuniste qui a choisi ce parti parce qu'il savait les libéraux en déclin depuis 2008. Pour la communauté italienne d'ici, c'est même un traître ! « Italien » et « libéral » ont presque toujours été synonymes à Montréal. Plus encore là d'où vient Di Costanzo : Saint-Léonard. On lui a également reproché quelques bousculades, involontaires a-t-il prétendu, à la Chambre des communes. C'est un passionné, vous voyez le genre.

— Ouais... Quel philosophe disait que les passions des individus peuvent les conduire à agir contre leur propre intérêt, déjà ? Machiavel, non ?

Même si Lewis n'est pas certaine de l'avoir su un jour, elle lui décoche un clin d'œil. Elle raconte que des « passions » ont justement plongé Di Costanzo dans l'embarras. Peu de temps après le fameux gala, le député a ainsi entretenu une liaison amoureuse avec une ancienne mannequin nommée Angie Sirois, qui avait d'abord été la conjointe d'un « ami » des Hells Angels, Michel Simard, individu réputé proche d'un certain Tony Volpino. Volpino, ajoute la journaliste, est un ancien « caporégime » devenu *underboss* du clan Progetto. Depuis que le boss Vitale Progetto purge au pénitencier de Florence au Colorado une peine de douze ans pour complot de meurtres et racket, des membres de la pègre ont en effet obtenu de l'avancement : le dénommé Salvatore Bonura a succédé à Vitale, mais il délègue une partie de ses affaires à Volpino.

— Des fréquentations pareilles, ça fait jaser ! relève Pasquier qui s'est décidé à prendre des notes avec son téléphone. Et il y a eu quoi d'autre ?

Lewis s'amuse de ce manège. Pour une fois que c'est elle l'interviewée ! Elle précise que l'idylle entre Sirois et Di Costanzo a été de courte durée : six mois après le début de leur liaison, les autorités ont procédé dans tout le pays à un vaste coup de filet

pour démanteler un réseau de trafic de cocaïne lié aux motards. Trois suspects, des bons amis de Simard qui faisaient déjà l'objet d'un mandat pour trafic de stupéfiants et blanchiment d'argent, ont « miraculeusement » échappé à la police. Ils avaient sans doute été prévenus par quelqu'un de haut placé et de très bien renseigné. Di Costanzo a préféré prendre ses distances avec ces gens-là. Il n'a jamais été interrogé. Par contre, quand il a largué Angie Sirois du jour au lendemain, celle-ci s'est sentie bafouée. En retour, elle a essayé de vendre au *Toronto Star* son histoire d'amour, « pleine de secrets ». Elle prévoyait même écrire un livre relatant son expérience de « maîtresse » d'un criminel puis d'un député.

Pasquier écarquille les yeux.

— Sans déconner ?

Lewis opine avec malice, avant de se mettre à froncer le nez. Tout près d'eux, quelqu'un vient d'allumer une cigarette. La New-Yorkaise mâche exagérément son *chewing-gum* qu'elle a manqué de cracher et agite la main pour écarter l'odeur de nicotine.

— Elle n'est pas allée jusqu'au bout, sans doute par peur de se voir intenter une poursuite en diffamation, reprend-elle. En tout cas, croyez bien qu'avec un gars comme Di Costanzo, les médias autant que les politiques soufflent le chaud et le froid. Mais ce que retient le bon peuple, c'est que Massimo a séduit une ancienne mannequin, qu'il a toujours réussi en affaires et qu'il a su se montrer plus humain, plus proche que bien d'autres élus. Le reste ? Bah, acharnement médiatique. Le pire, ou le plus incroyable, je ne sais pas, c'est qu'après les élections fédérales de l'année dernière, il était pressenti pour devenir ministre. Ou whip en chef du gouvernement. Il raconte aujourd'hui qu'il a préféré décliner pour s'occuper de ses électeurs. J'ai tendance à penser qu'il n'était plus le chouchou du parti. Cela dit, ces « incidents » n'ont pas entamé sa popularité. Ce qui explique aussi pourquoi il n'a pas été viré du PCC. Il sait parler aux petites gens, mais aussi caresser les élites dans le sens du poil.

Pasquier hoche la tête, le regard luisant de satisfaction.

— Ma parole, vous êtes aussi belle que bien renseignée, vous !

— C'est parce que je m'informe ! Pendant que d'autres draguent...

Brève rigolade, encore. Les deux envoyés spéciaux se rendent soudain compte qu'autour d'eux, le parterre d'admirateurs de

Di Costanzo a doublé de volume. Le politicien vient de prendre la parole. S'il est ici, rapporte-t-il d'un ton obséquieux, c'est pour apporter son soutien à la Commission. Oui, c'est un dossier provincial. Il souhaite simplement assister aux audiences et pense que bon nombre de ses confrères du Parti conservateur du Canada devraient l'imiter. Pour l'exemple citoyen, rien de moins ! Il a bien quelques recommandations à émettre « afin de prévenir la collusion et la corruption dans l'octroi et la gestion des contrats publics », mais il les exprimera au moment opportun. Et non, définitivement non, il ne regrette pas d'avoir refusé un ministère.

Un journaliste plus téméraire que ses collègues l'apostrophe à propos de ses liens avec Salvatore Bonura.

Confusion dans le public. Le député affiche un sourire contrit.

— M. Bonura n'a jamais, vous m'entendez, jamais été un « ami » ! C'est un entrepreneur que j'ai été amené à côtoyer, surtout au sein de ma circonscription parce qu'il y a effectué des levées de fonds en plus d'investir dans une société dirigée par MM. Langlais et Pagliaro. Bon, vous allez me dire : « Pagliaro, c'est italien, donc mafieux » ? Très franchement, monsieur, heu... (Il tente de déchiffrer le nom du gratte-papier, n'y arrive pas, enchaîne.) Votre intervention vient rappeler à chacun qu'il faut se garder de grossiers préjugés envers la communauté italo-canadienne !

Un groupe de personnes applaudit. Quelques rires nerveux fusent.

L'insolent journaliste, que Lewis et Pasquier n'arrivent pas à identifier, revient à la charge.

— Oui, mais M. Pagliaro est le mari d'Angie Sirois, avec qui vous...

Le politicien esquisse une mimique outrée.

— On va où, là ? Par respect pour M^{me} Sirois et son époux, je vous demanderais de ne pas dérapier.

— D'accord, concède le journaliste, bien décidé toutefois à ne pas lâcher le morceau. Avez-vous au moins un mot à dire à propos de la mystérieuse disparition de l'associé de M. Pagliaro, Antoine Langlais ?

— Ah ! s'exclame Di Costanzo en lui décochant un clin d'œil. On se décide enfin à sortir des clichés sur les Italo-Canadiens ?

Sifflets dans l'assemblée. Plus loin, des badauds hésitent entre les huées et les encouragements.

— Eh, souffle soudain Pasquier à l'oreille de Lewis: est-ce que j'ai bien entendu? Ce nom qu'a évoqué notre confrère. Angie Sirois. C'est...?

La New-Yorkaise hoche la tête et l'invite au silence en posant son index sur ses lèvres. Devant eux, Di Costanzo livre sa plaidoirie.

— Je ne peux rien vous révéler d'extraordinaire à ce sujet, se désole l'élu, car je n'en sais pas beaucoup plus que vous, hélas. Permettez-moi par contre de préciser quelques points: M. Langlais est porté disparu depuis trois semaines, depuis qu'il est passé en voiture par le Guatemala dans le cadre d'un voyage d'agrément. Le ministère des Affaires étrangères m'a personnellement assuré suivre la situation de près. La famille, les amis et partenaires d'affaires de M. Langlais ont lancé une pétition que je vais, en tant que député de tous ces gens-là, présenter devant la Chambre des communes. C'est une affreuse tragédie... Cela dit, j'ai bon espoir. On m'a certifié hier encore que les autorités canadiennes continuent d'assurer la liaison avec les polices locales pour le retrouver.

Devant le carré réservé aux plus fidèles admirateurs du député, un brouhaha commence à s'élever. Di Costanzo se passe la langue sur les lèvres et scrute la foule. Il donne l'étrange impression de se renfrogner, prêt à s'esquiver sans même prendre le temps de rassembler son équipe de lèche-bottes.

« Plus de commentaires, merci! », finit-il par trancher, avant de s'éclipser sous un flot de protestations de la part des journalistes restés sur leur faim. L'assemblée de curieux et de professionnels des médias qui se trouvent encore sur le parvis commence à refluer vers l'intérieur du bâtiment. Pasquier suit le mouvement. Il envoie une œillade à Lewis.

— Je me suis laissé dire qu'il y en avait encore pour quatre, cinq heures. Vous êtes là pour la journée?

Lewis place sa main droite à la hauteur des yeux de son confrère et garde trois doigts levés, bien écartés. Le Parisien réprime sa joie. Lui aussi repart après-demain soir.

— Super. Ça vous dirait de boire un verre après tout ce cirque? Qu'on finisse cette conversation en tête-à-tête.